



« Familles outsiders » dans la crise du système-monde

Quelle éthique de rupture dans un système-monde déloyal ?

Jean-François Le Goff

DANS **CAHIERS CRITIQUES DE THÉRAPIE FAMILIALE ET DE PRATIQUES DE RÉSEAUX 2010/1 n° 44**, PAGES 153 À 168

ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 1372-8202

ISBN 9782804160715

DOI 10.3917/ctf.044.0153

Date de mise en ligne : 06/07/2010

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2010-1-page-153?lang=fr>



CAIRN · INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

« Familles outsiders » dans la crise du système-monde

Quelle éthique de rupture dans un système-monde déloyal ?

Jean-François Le Goff¹

Résumé

La crise actuelle du système-monde active des processus de précarisation pour de nombreuses familles, en particulier les familles monoparentales et les familles nombreuses. Celles-ci deviennent des familles-outsideurs de plus en plus exclues socialement. Leurs expériences quotidiennes ne leur permettent plus de faire confiance aux valeurs et normes sociales d'un système-monde particulièrement déloyal. Pour les thérapeutes et les intervenants sociaux, le défi est de taille, avec un cortège de plus en plus important de difficultés de prise en charge. Les débats actuels sur l'éthique du « care » sont peut-être une ouverture pour construire une éthique prenant en considération la rupture entre ces familles et la société.

Abstract: Outsiders families inside the world system's crisis

The current crisis in the world-system increase processes of difficulties for many families, especially single parents and large families. They become outsiders-families increasingly excluded and unable to trust the values and social norms of an unfair world system. For therapists and social workers, the challenge is difficult. Current debates on the ethics of care may be an opening that will rebuild a new ethic taking into account the split between these families and society.

Mots-clés

Système-monde – Précarisation (précarité) – Familles-outsideurs – Éthique du care.

Key words

World-systems – Precariousness – Outsiders-families – Ethic of care.

1 Psychiatre, thérapeute familial, ancien chef de service des hôpitaux. La Courneuve.

*For the beginning is assuredly the end
 – since we know nothing,
 pure and simple, beyond
 our own complexities*²

Williams Carlos Williams (1946)

À partir de ma pratique de thérapeute familial et de psychiatre de secteur dans des communes (La Courneuve et Stains) situées au nord de la banlieue parisienne, il m'apparaît important de ne pas négliger le contexte actuel de crise du système-monde. En effet, il s'agit d'une crise profonde touchant toutes les dimensions de la vie sociale et humaine, et les systèmes-famille, particulièrement les plus vulnérables, en subissent quotidiennement de lourdes conséquences sous la forme d'un processus de précarisation trop souvent négligé.

Selon le sociologue Immanuel Wallerstein, la crise actuelle doit être considérée comme une manifestation de la phase terminale du système-monde contemporain. Ainsi, pour cet auteur, « *la période qui arrive — les trente ou quarante prochaines années — sera le moment de la désintégration du système historique capitaliste. Ce ne sera pas un moment agréable à vivre. Ce sera une période noire, forte d'insécurité personnelles, de doutes sur le futur et de haines perverses. Ce sera, en même temps, une période de transition massive vers quelque chose d'autre : un système (ou des systèmes) nouveau* » (Wallerstein, 1999).

Une des principales conséquences de cette crise se traduit par des processus extrêmement variés de précarisation des systèmes-famille. Cette idée va à l'encontre d'une conception classique de la précarité généralement décrite comme une trajectoire et une expérience individuelle, le plus souvent inaugurées par la rupture des liens familiaux, ceux-ci étant considérés comme les derniers protecteurs vis-à-vis d'évolutions négatives. Par ailleurs, la notion de précarité reste assez imprécise. Pour certains auteurs (Cingolani, 2005), elle se situe avant la pauvreté, pour d'autres (Furtos, 2008), elle est une forme extrême de pauvreté. C'est pourquoi, dans ce texte, je préfère parler de processus, ce qui permet de tenir compte de cette diversité. Si peu de systèmes-famille y échappent, les conséquences varieront selon la situation initiale. Dans tous les cas, elles se traduiront par la confrontation à des pertes et par l'obligation de transformations en tenant compte de celles-ci.

2 Car le début est à coup sûr la fin - puisque nous ne savons rien, c'est évident, en dehors de nos propres complexités.

Dans un autre texte (Le Goff, 2010), j'ai souligné trois facteurs majeurs de la précarisation des familles dans le cadre d'un monde globalisé :

- Le passage du *Wellfare* (ou État providence) – où les droits sont acquis sur la base d'une situation sociale – au *Workfare* (ou état néolibéral) – où la protection est allouée en fonction des efforts demandés aux bénéficiaires – se traduit par la mise en cause et la destruction des systèmes de solidarités et de protections sociales. Cela touche aussi bien les systèmes traditionnels comme les minisystèmes, les communautés villageoises agricoles, nomades ou maritimes, les systèmes-famille élargis laminés par les nouveaux modes de production comme l'agriculture intensive et l'émigration dans les villes des jeunes générations, que les systèmes sociaux de protection sociale mis en place au cours du vingtième siècle, comme la santé, l'éducation, les retraites et les prestations sociales, abandonnées et privatisées sous prétexte de leurs coûts et de leurs inadaptations aux exigences d'une société basée sur le fétichisme de la marchandise.
- La réorganisation du travail dans le système-monde creuse un fossé de plus en plus marqué entre les emplois des hommes et des femmes. Deux pôles opposés s'organisent : d'un côté, les hommes « en armes » (police, militaires, membres de gangs, vigiles, milice, mercenaires...), de l'autre, les femmes dites « de services » (métiers de soin et de services, métiers du *care*...).
- Dans les zones périphériques, le travail des enfants n'est plus, comme cela l'était traditionnellement, un complément de ressources familiales, mais devient le salaire principal, indispensable, mais insuffisant pour la survie dans certains groupes familiaux, directement en concurrence avec une possibilité de travail pour les parents.

Ces situations pèsent lourdement sur de nombreuses familles, en particulier les familles dites *monoparentales* et les familles dites *nombreuses*. Celles-ci, en fonction de leurs difficultés, se retrouvent accusées d'être incapables de remplir les exigences sociales, voire de s'y opposer, et finalement d'être responsables non seulement de leurs difficultés, mais aussi de difficultés sociales créées par la crise. Les coupables, ce sont les familles qui n'arrivent plus à être des familles et, surtout, à encadrer les enfants. Ainsi, la « lutte contre la pauvreté » qui était l'objectif héroïque des politiques progressistes du siècle passé est désormais remplacée par une « lutte contre les pauvres », caractéristique des politiques néolibérales d'un système-monde en crise.

Des familles « outsiders »

Pour le sociologue Howard S. Becker, « *tous les groupes sociaux instituent des normes et s'efforcent de les faire appliquer, au moins à certains moments, et dans certaines circonstances* », mais « *quand un individu est supposé avoir transgressé une norme en vigueur, il peut se faire qu'il soit perçu comme un type particulier d'individu auquel on ne peut faire confiance pour vivre selon les normes sur lesquelles s'accorde le groupe. Cet individu est considéré comme étranger (outsider) au groupe* » (Becker, 1963).

Il me semble intéressant de reprendre cette analyse pour les familles que la précarisation place désormais dans les marges du système-monde. Ces familles deviennent des *familles-outsiders* auxquelles on reproche des fonctionnements hors norme. Ici, le terme d'outsider est employé dans son sens sociologique « *d'étranger et d'exclu des groupes dominants* » et non, dans son usage journalistique, sportif ou hippique, désignant un concurrent qui, bien que cela soit peu probable, peut malgré tout gagner. Dans le système-monde actuel, les *familles-outsiders*, malgré leurs efforts et leurs envies, n'ont aucune chance de devenir des familles gagnantes.

Cependant, il peut sembler difficile de déterminer les normes d'une société se prétendant libérée des contraintes étouffantes qui écrasaient les générations antérieures. Ainsi, plus personne ne serait hors norme puisque les normes, dans cette société postmoderne, auraient été remplacées par des choix individuels. En effet, si les normes les plus contraignantes et qui se prétendaient universelles semblent être tombées en désuétude, elles ont laissé place aux intérêts du moment. Certes, les valeurs qualifiées, souvent à tort, de traditionnelles sont encore invoquées, parfois avec nostalgie, mais le plus souvent de façon péremptoire comme des obligations pour ceux qui ne pourraient pas se situer dans ces courses à la consommation ; mais, ayant désormais perdu toute racine et légitimité dans l'expérience quotidienne, elles ne produisent plus d'adhésions ni d'effets majeurs sinon l'embarras, l'opposition ou la fuite. Quand elles sont rappelées dans les discours politiques, leur seule utilité est de stigmatiser certaines catégories sociales, plus particulièrement les familles-outsiders.

Cependant, il est tout à fait possible de repérer les nouvelles normes de ce système-monde en crise. Le sociologue Zygmunt Baumann (2007), dans ses études sur la « société liquide », a décrit un individu apparemment sans norme éthique, mais dont l'autoréférence poussée au maximum l'amène à obéir à des motivations et des impératifs individualistes où dominant « l'affai-

blissement des liens humains et la décadence de la solidarité » et le fétichisme de la marchandise avec une crainte permanente d'obsolescence de soi-même en cas d'impossibilité de consommer.

Et finalement, les familles outsiders sont considérées comme hors normes, non par refus de normes, mais parce qu'elles laissent, pour diverses raisons et toujours en fonction du processus de précarisation les atteignant, ou sont obligées de laisser place dans leur fonctionnement à des espaces pour des relations non marchandes entre leurs membres. Ainsi apparaissent-elles comme des familles refuges. Ces espaces de relations non marchandes sont rapidement dévalorisés et qualifiés de faiblesse, de manque d'intégration et parfois même, d'absence de liens ou, a contrario, de liens trop étroits. Dans ces familles, le fétichisme de la marchandise ne vient plus jouer un rôle de séparateur des relations et de création d'un univers individualisé et illusoire où l'identité se construit dans la possession d'objets-marchandise. Ainsi les familles monoparentales et les familles « trop » nombreuses, sont considérées comme des consommateurs défailants dont les fonctionnements sont inadaptés à la société liquide.

Le philosophe allemand Oskar Negt (2009) rappelle qu'au début des années quatre-vingt, l'idée d'une « société des deux tiers » avait émergé. Selon cette conception, deux tiers de la société étaient composés de personnes établies et ayant des perspectives dans l'existence, mais le tiers restant était condamné à vivre en marge de la société, sans espoir de s'y sentir intégré. Il souligne que cette analyse est aujourd'hui dépassée. Deux tiers, peut être plus, de la société sont exposés à des conditions de vie marquées par une précarité plus ou moins importante, voire pour un tiers une déconnexion par rapport à la vie et au travail dominant dans la société. « Ici, l'angoisse, le potentiel brut de la peur ont tellement augmenté que les êtres humains ne savent plus comment imaginer leur avenir ». Dans ces situations, la confiance et l'espoir s'affaiblissent vis-à-vis d'un système-monde se montrant particulièrement déloyal vis-à-vis de la majorité. Sa crédibilité et sa légitimité deviennent problématiques.

Mécanismes d'assignation des familles-outsideurs

Quotidiennement, les *familles-outsideurs* se retrouvent confrontées, de manière plus ou moins intense et variable, à trois mécanismes ayant pour objectif de les maintenir « en dehors » du système en soulignant leurs différences et, surtout, leurs inadaptations aux conditions de vie faisant consensus

dans la société « liquide ». Ces mécanismes, constructions sociales et interactions, pouvant prendre la forme d'un cycle sont les suivants :

- La désignation,
- L'assignation,
- La stigmatisation.

Comme il s'agit de processus interactifs, toute désignation entraîne une contre désignation, par exemple la désignation de « parents défaillants » ou, selon les discours actuels, de « troubles ou de défauts de la parentalité » entraîne la désignation de « travailleurs sociaux hostiles ». Cette contre-désignation devenant un argument pour renforcer la désignation par la mise en place d'escalades symétriques. Ces mécanismes sont activés quand une famille ou un membre de cette famille surgit dans l'espace public comme problème pour cet espace.

La désignation correspond à l'identification d'un individu ou d'un groupe, par exemple un système-famille, à un (ou des) problème (s). L'objectif est de le considérer comme l'unique responsable des difficultés et d'en dégager les autres parties de l'interaction, voire de démontrer leur lucidité et leur bienveillance. La désignation peut prendre de multiples formes comme l'ont étudié dans le cadre des systèmes-famille les premiers thérapeutes familiaux avec les désignations comme *bouc émissaire* ou comme *patient désigné*. La désignation est toujours vécue comme une humiliation et une dépossession de soi.

Le deuxième mécanisme est *l'assignation*. Cette assignation se situe à différents niveaux. Cela peut être l'assignation à une identité, à un territoire, à une culture... (par exemple la banlieue et ses quartiers « difficiles » ou « populaires »). L'assignation consolide la désignation et contraint à s'y reconnaître. Toute tentative de sortir de ces assignations devient une occasion d'activer le troisième processus : la *stigmatisation* qui intervient comme un rappel à l'ordre.

Par la *stigmatisation*, les comportements et les attitudes des individus ou de groupes désignés puis assignés sont décrétés hors norme ou créateurs de nouvelles normes dangereuses pour le système social. La stigmatisation crée et souligne des caractéristiques de préférences visibles permettant de reconnaître directement la personne ou le groupe à stigmatiser, par exemple « parler verlan » ou « porter sa casquette à l'envers ». À partir de ces signes, de leur interprétation unilatérale et de leur projection dans des zones de non-droit, il se construit une « sémiologie » et une sémantique des comportements

délictueux probables et des responsabilités dans les difficultés sociales à venir.

La conclusion est simple, il devient nécessaire de corriger, voire de punir ces groupes et ces individus avant qu'ils n'agissent ; mais, comme le disait Michel Foucault, la principale caractéristique de l'individu ou du groupe à corriger, c'est qu'ils sont considérés comme incorrigibles. Cela débouche sur la criminalisation par la proposition de mesures punitives comme la suppression des prestations sociales en cas de délinquance de l'enfant ou seulement, d'absentéisme scolaire, voire des peines de prison pour les mères de famille monoparentales hors norme comme cela arrive en Grande-Bretagne (Brown, 2009). Ces solutions activent des escalades symétriques, des rejets et des exclusions.

Ainsi dans ce contexte, selon Wallerstein, « *les ménages élargis sont les structures socialisantes de base du système-monde... mais les ménages élargis socialisent aussi leur membre par la rébellion, le repli et la déviance... Quand le système historique connaît une crise structurelle, ces socialisations antisystémiques peuvent soudain tout déstabiliser.* » (Wallerstein, 2006).

Les familles outsiders comme analyseurs-critiques et transformateurs relationnels

Cependant, face à l'augmentation de la précarité et du nombre de familles outsiders, malgré les affirmations que la mondialisation néolibérale crée de meilleures conditions de vie et qu'il n'y a pas d'alternatives, les pouvoirs publics s'inquiètent de cette situation. Ainsi mandatent-ils des sociologues et des travailleurs sociaux pour étudier ces situations problématiques. Mais, quand il s'agit de proposer des solutions, celles-ci sont encadrées par deux principes : 1 ° ce sont aux familles de changer pour s'adapter à la vie sociale telle qu'elle est, 2 ° l'aide ne pourra être accordée que de manière conditionnelle si ces familles acceptent de changer ; les autres se heurteront à une variété de sanctions. Bien entendu, les inégalités sociales seront abordées, mais en les liant à des compétences personnelles ou des histoires familiales répétitives sans entraîner une mise en cause du fonctionnement du système-monde ; il s'en suit une dépolitisation des problèmes par la psychologisation. Ces études, à la demande des ministères de la Santé, de la famille ou des caisses d'allocations familiales, voire d'organismes internationaux comme l'OCDE, se succèdent tous les ans pour ressasser les mêmes conclusions : la précarisation des familles monoparentales et des familles nombreuses

s'accroît pour atteindre un seuil tout à fait critique. Ces études décrivent des situations où les inégalités que rien ne justifie, pour trouver du travail, se loger, s'éduquer et se soigner, augmentent. Ainsi, les *familles-outsiders*, qu'elles le veuillent ou non, prennent la place de redoutables révélateurs de l'absurdité et des injustices résultant du fonctionnement du système-monde. Aussi est-il possible de les considérer comme des *analyseurs-critiques* de ce système.

Cette position objective d'analyseurs-critiques n'empêche pas des rêves romantiques comme ceux de retrouver une place viable dans la société, de ne plus être stigmatisé, d'être reconnu, de rencontrer le grand amour ou de construire une famille idéale.

Mais toute *famille-outsider* doit faire face à une perte centrale : celle de sa reconnaissance sociale. Toute reconnaissance passe par des processus compliqués à la fois des concessions et des illusions ; elle n'est jamais acquise d'emblée, ni assurée. C'est donc dans une atmosphère mélancolique que socialement s'insèrent et se désinsèrent les *familles-outsiders*. Cette mélancolie est à la fois souffrance et obligation de transformation puisque l'image perdue n'est pas récupérable. Ainsi, cette confrontation active des distances par rapport à un système-monde déloyal envers qui la confiance s'estompe.

Les solutions dans le cadre du système-monde s'amenuisent et deviennent parfois improbables, voire impossibles. Les points de non-retour se multiplient. Comme le soulignait Robert Cabannes dans ses études sur les familles ouvrières de São Paulo, l'envie de réintégrer le système ou d'être reconnu par lui, perd sens et crédibilité car le sacrifice serait, malgré la dureté du quotidien, trop important en terme de relation et de créativité dans ces relations. C'est vers un autre monde qu'il faut aller. En effet, « *parce que les ouvriers et les travailleurs ne voient pas le monde à la façon des multinationales, ils n'ont que faire de le dominer. Ils le veulent civilisé, sans naufragés ni milliardaires, un monde à l'écoute.* » (Cabannes, 2002).

Deux faces pour l'éthique : éthique problématique et éthique improbable

Le titre du dernier livre de Zygmunt Bauman (2009) pose une question déterminante pour l'évolution du système-monde : « L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ? » De cette question ne dérive aucune réponse, mais d'autres questions. Les *familles-outsiders* peuvent-elles se reconnaître dans l'éthique d'un monde qui refuse de les reconnaître ?

Quotidiennement, elles se heurtent à un monde particulièrement déloyal où les appels au dialogue cachent des monologues rejetant et culpabilisants.

Dans son livre *Pédagogie de l'opprimé* (1974), le célèbre pédagogue brésilien Paolo Freire affirmait la nécessité de distinguer monologue et dialogue. Ces deux notions sont non seulement contradictoires, mais elles s'excluent radicalement. Il n'est pas possible de faire cohabiter une relation monologique avec une relation dialogique, même si celles-ci peuvent se succéder dans le temps. Dans les relations éducatives ou soignantes, seules les relations dialogiques sont pertinentes. Le monologue prend souvent la forme d'une conversation ou d'une négociation, mais il reste centré sur les relations d'intérêt entre les partenaires où l'un est dominant, l'autre dominé. Par exemple, le pédagogue monologique injecte son savoir à son élève sans se soucier de développer son esprit critique, ni du contexte qui pourrait expliquer les difficultés ou l'échec de l'apprentissage. Cette attitude est basée sur ce que Paolo Freire appelle une conception bancaire des relations humaines : l'autre est considéré comme un compte sur lequel on peut soustraire ou additionner des connaissances ; les relations sont évaluées en termes comptables. À cette conception qui renforce les fossés entre dominés et dominants, qui rend passifs les dominés et qui renforce le pouvoir des dominants, Paolo Freire oppose une conception dialogique de la pédagogie où l'enseignant doit non seulement être à l'écoute des enseignés, mais accepter d'apprendre d'eux non pas parce qu'il peut se tromper, mais parce qu'il s'agit des chemins de la connaissance, de la reconnaissance et de la libération de l'oppression.

Les idées de Paolo Freire sont particulièrement importantes pour les thérapeutes. Elles mettent en question certaines certitudes ; elles relativisent la notion neutre d'erreur, donc d'apprentissage par essai et erreur. Quand une thérapie stagne ou échoue, il ne s'agit pas principalement d'une erreur due à une théorie ou une pratique non adaptée, mais à des impossibilités d'entrer en dialogue ou d'une rupture de celui-ci.

À partir de cette conception dialogique qui implique l'engagement du thérapeute, il est possible de concevoir l'éthique en séances de thérapie comme présentant deux faces. D'une part, la face du thérapeute, celle de son éthique, ou plutôt de la recherche de son éthique, et, d'autre part, la face du système-famille, celle de l'éthique entre les membres de la famille.

Pour les Romains, le dieu Janus se présentait sous la forme d'un bifront : deux faces regardant dans des situations opposées. Janus était le dieu des passages, des transformations, de la transition, dont les temples se situaient

à l'entrée des villes. Une face regardait le passé, et l'autre le futur, mais les deux faces pouvaient s'opposer : l'une représentant la guerre, l'autre la paix. Dans d'autres cultures, on retrouve ces représentations bifronts. Par exemple à Rapa Nui (île de Pâques), l'extrémité supérieure du bâton Ua représente un visage féminin bifront. Cette dualité qui ouvre vers des passages, est probablement une représentation intéressante de la thérapie tant pour le système-famille que pour le système-thérapeute.

Mais dans une société devenue *liquide*, selon l'expression de Zygmunt Bauman, y a-t-il encore place pour la créativité éthique pouvant devenir une alternative à des comportements basés sur une autoréférence poussée à son paroxysme, faisant presque disparaître toute trace de sujet devenu obsolescent et donc de possibilité pour une éthique. Dans ce monde, l'éthique problématique devient aussi une éthique improbable qui ne surgit que du refus, qui se défie des règles et des préceptes généraux. Ainsi, pour les thérapeutes se posent les questions de ces refus et des refus auxquels le système-famille va les confronter. S'il y a des règles éthiques préétablies, elles ne seront que prescriptions refusables par l'une ou l'autre face de la thérapie laissant place à une éthique impossible.

Une éthique politique du Care

Pour dépasser ces apories, il me semble intéressant de se tourner vers les théories du *Care*. Ces théories, dont il faut souligner d'emblée les variétés, l'hétérogénéité et les contradictions, se sont développées à la suite des critiques de Carole Gilligan (1982) à propos des travaux classiques de Kohlberg sur la création de la conscience morale. Gilligan a émis l'hypothèse d'un développement différent amenant à une moralité différente, la « moralité féminine » se construisant à partir d'autres préoccupations et d'expériences, celles de la relation et de la sollicitude, alors que la moralité masculine serait centrée sur l'indépendance et la réussite sociale.

Avant ces travaux, et dans une autre optique, celle de la thérapie systémique, Gerald Zuk (1975), l'un pionnier des thérapies familiales, avait émis l'hypothèse de conflits de valeurs entre les valeurs dites continues, comme l'empathie, l'anticonformisme, l'égalitarisme, le soin et l'attention souvent portés dans le cadre familial par les femmes et les enfants, et les valeurs discontinues prônant la distance, la loi, l'objectif précis, le pragmatisme, portées par les hommes et les institutions sociales. Cependant, il restait à juste titre prudent, afin de ne pas lier exclusivement chaque type de valeurs à un sexe ou

une tranche d'âge et de ne pas négliger les rôles des apprentissages sociaux dans l'inégalité entre les hommes et les femmes dans la société occidentale et dans les autres sociétés dominées par le patriarcat.

Les théories du *care* sont loin d'être unifiées ; elles font l'objet de développements théoriques et pratiques contradictoires s'exprimant de manière le plus souvent non conciliable, voire polémique. Certaines théoriciennes font de la relation mère-enfant et des soins qu'elle implique, le paradigme du *care*, d'autres considèrent que le *care* n'est pas forcément lié à cette expérience et à un genre même si ces activités, ainsi que ceux et celles qui y sont assignés, sont le plus souvent non reconnues, dédaignées et dévalorisées.

Joan Tronto (1993) est probablement l'une des plus importantes théoriciennes dans ce domaine. Son apport principal est d'avoir eu l'audace de ne pas rester sur des positions éthiques générales et d'avoir voulu dépasser une conception du *care* basée sur le genre. Ainsi, elle ne considère pas le *care* comme une activité exclusivement féminine et pour cela, elle affirme qu'il est nécessaire de prendre en considération la politique comme l'éthique, sans les confondre du point de vue de la reconnaissance du *care*.

Pour Bérénice Fisher et Joan Tronto, ce sont les vulnérabilités de l'humain et de son monde quotidien qui sont au centre de leur théorisation du *care*. La répartition du travail entre les genres ne venant qu'ultérieurement comme conséquence de l'organisation sociale et de la division des apprentissages. Pour elles, le *care* se définit comme : « *une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre monde de telle sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut nos corps, nos selfs et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe qui soutient la vie* » (Fisher & Tronto, 2004).

Ces deux auteures distinguent quatre phases constitutives du *care*. La première phase est celle du *caring about*, c'est-à-dire la capacité de se soucier de, d'être attentif à, d'être en éveil. La seconde est celle du *taking care of*, c'est-à-dire s'occuper de. La troisième phase est celle du *care-giving*, prendre soin ; elle repose sur la mise en place d'une compétence. La dernière phase est celle du *care-receiving*, recevoir le soin.

Pour Tronto, cette théorisation, ne s'appuyant pas sur la répartition des rôles entre les genres, modifie en profondeur les relations entre l'éthique et le politique puisque toute activité de *care* se situe inévitablement dans ces deux dimensions. L'absence actuelle de reconnaissance de l'importance de la

place sociale du *care* par le politique empêche son développement comme base d'une nouvelle éthique. « ... puisque notre société considère la réussite publique, la rationalité et l'autonomie comme des qualités ..., le *care* est dévalorisé dans la mesure où il incarne les qualités opposées ». Ainsi « Pour qu'elle soit créée et développée, une éthique du *care* devrait s'appuyer ainsi sur l'impératif politique qui consiste à conférer une valeur au *care* et à reconfigurer les institutions en fonction de cette valorisation » (Tronto, 2009, p. 212).

Dans cette perspective, Joan Tronto propose de se tourner vers les besoins humains et non plus vers les intérêts. « Dire : j'ai besoin est moins incontestable dans la perspective du *care* et appelle une réponse différente de celle qui est attachée à l'idée : j'ai intérêt. La manière dont on aboutit à un besoin correspond à une préoccupation sociale et relationnelle, ce qui n'est pas le cas pour un intérêt » (Tronto, 2009, page 214).

Ces éléments de l'éthique et de la politique du *care*, certes trop rapidement esquissés ici, pourraient s'avérer d'une grande utilité pour les thérapeutes et intervenants sociaux prenant en charge des familles-outsidés. Ils permettraient de se situer radicalement du côté des besoins et non de concevoir les relations entre les membres du système-famille régulé par les intérêts individuels traduisant l'influence et la domination du système-monde.

La prise en charge des familles outsiders est-elle possible?

Dans ses thèses sur le concept d'histoire, rédigées en 1940, Walter Benjamin notait que l'histoire avait toujours été écrite en empathie avec les vainqueurs et qu'il était temps de la prendre à rebrousse-poil, c'est-à-dire de la raconter du point de vue des vaincus. Cette réflexion est utile pour ceux qui prennent en charge les familles-outsidés. Les théories et les objectifs thérapeutiques ont toujours été en dernière analyse déterminés par les intérêts des dominants et de l'ordre social établi, et il est temps de se positionner en fonction des besoins des dominés, de favoriser la voix des sans voix même si cela ne permet pas des thérapies bien lisses et conventionnelles³.

3 Parmi les thérapeutes avançant de manière originale dans cette direction, on peut citer Nollaig O'Byrne et Imelda Mc Carthy à Dublin (*Fifth Province Approach*, 1995), Charles Waldegrave et ses collègues maoris ou samoans en Nouvelle Zélande (*Just therapy*, 1994), Rhéa Almeida et ses collègues dans le New Jersey (*Transformative family therapy*, 2007).

Plusieurs auteurs ont insisté sur le désarroi des professionnels confrontés à des familles précaires (Martin, Neyrand & Rossi, 2004). Ce désarroi, qui peut entraîner des situations d'épuisement professionnel ou en réaction, des attitudes franchement hostiles, a des racines dans la contradiction entre les objectifs normatifs de la prise en charge et le vécu familial de l'intervenant souvent plus proche des familles reçues que de ces objectifs. Cette contradiction ne crée pas automatiquement de l'empathie, laquelle est toujours la résultante d'un effort et d'un engagement, mais elle permet de réévaluer l'idée reçue que les familles-outsidiers sont des familles difficiles à prendre en charge.

Dés le début des années soixante, Horst Eberhard Richter, l'un des pionniers des thérapies familiales en Allemagne, s'étonnait de l'idée courante chez les thérapeutes, de considérer les familles issues de couches populaires comme se prêtant moins bien aux thérapies familiales que les familles issues des couches dites « supérieures ». Son expérience contredisait cette affirmation. Pendant près de dix ans, il a dirigé une polyclinique spécialisée dans la thérapie et les consultations familiales, située dans un quartier populaire (depuis, un équipement sportif porte son nom) et y a rencontré, « à sa propre surprise, des conditions particulièrement favorables à une collaboration sur le plan de la thérapie des familles. » Il constatait que « Dans ces familles, les rapports humains semblent plus intenses et plus directs, en tout cas moins bloqués et moins déformés par des systèmes de défense narcissiques ». Par leurs réponses tout à fait positives, ces familles « eurent également un bon effet rétroactif sur la motivation des thérapeutes ». Cependant, « le thérapeute qui dans son enfance et sa jeunesse, a eu peu de contacts avec ces groupes sociaux, aura toujours du mal à établir une bonne entente avec les patients appartenant à ces groupes » (Richter, 1970, page 160).

Dans un autre texte ancien et sensible relatant son expérience dans la banlieue bruxelloise, Geneviève Platteau soulignait que la rencontre avec les familles démunies se situe sur un plan politique : « Nous pensons que l'équipe de thérapeutes qui adhère à ce travail combat une société capitaliste qui contraint les pauvres dans certaines situations à une mort réelle ou à une mort psychique... Le thérapeute tente de redonner sens à une vie où tout espoir est irréalisable. » Ainsi, le thérapeute prend parti et reconnaît que « C'est leur réalité qui est inacceptable, débordante et en souffrance. Le changement de leur réalité psycho-socio-économique est la demande sous-jacente et tacite de ces familles. Le mauvais objet pour elles est la société et toutes les mauvaises choses semblent venir du dehors » (1991, p. 39).

Le degré de rupture et l'absence de confiance entre les familles outsiders et le système-monde actuel sont-ils encore franchissables ? Le thérapeute ne peut venir avec un schéma préétabli de ce que pourrait être l'éthique familiale ou même seulement des critères d'appréciation de cette éthique. Il doit aller à la découverte de ce que crée cette famille, de ce qui l'embarrasse, de ce qui entraîne des conflits pathogènes ou non productifs d'évolution. L'ambiance du départ peut être franchement hostile avec une demande massive susceptible de piéger le thérapeute. C'est pour cela qu'il doit savoir aller dès le départ de la thérapie vers des zones critiques:

- Comment les membres de la famille peuvent-ils prendre soin les uns des autres, prendre en considération leurs besoins sans pour cela créer des relations étouffantes ou stagnantes, en tenant compte de l'aspect conflictuel de toute évolution qui oblige à des ajustements permanents souvent imperceptibles, et parfois douloureux.

- Comment le système familial peut-il survivre sans se sentir complètement colonisé par les systèmes sociaux ?

Pour chaque membre de la famille et pour le système-famille, la relation dialogique cherche à mettre au premier plan les besoins affectifs et, principalement, le besoin d'être reconnu et admiré, le besoin d'admirer et de reconnaître, le besoin d'alter ego. L'expression de ces besoins passe souvent par un travail créatif rendu possible par l'utilisation des objets flottants proposés par Philippe Caillé et Yveline Rey (2005), ainsi que par d'autres activités créatrices comme la construction de totem (Le Goff, 2006 b) ou un travail avec un bac à sable. Ces méthodes sont fructueuses pour introduire la problématique systémique de la rencontre et du dialogue.

“L'horizon du problème réside dans le fait que tu feras ce que tu peux plutôt que ce que tu dois.”

Kostas Axelos (1972).

Références

-
- ALMEIDA R.V., PARKER L. & DOLAN-DEL VECCHIO K. (2007) : *Transformative Family Therapy : Just Families in a Just Society*. Allyn & Bacon, Inc., Boston.
- AXELOS K. (1972) : *Pour une éthique problématique*. Ed. Minuit de Paris.
- BAUMAN Z. (2007) : *Le présent liquide, peurs et obsessions sécuritaires*. Seuil, Paris .

- BAUMAN Z. (2009) : *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?* Climats, Paris.
- BECKER H. S. (1963) : *Outsiders*. Free Press, New York. Trad. Fr. (1985) : *Outsiders*. Métailié, Paris.
- BENJAMIN W. (1991) : Sur le concept d'histoire in *Ecrits français de W. Benjamin*. Gallimard, Paris.
- CABANNES R. (2002) : *Travail, famille, mondialisation, Récits de la vie ouvrière. São Paulo Brésil*. Karthala, Paris.
- CAILLE P. & REY Y. (2005) : *Les objets flottants : méthodes d'entretiens systémiques - Le pouvoir créatif des familles et des couples*. Fabert, Paris.
- CINGOLANI P. (2005) : *La précarité*. PUF, Paris.
- BROWN W. (2007) : *Les habits neufs de la politique mondiale*. Les prairies ordinaires, Paris.
- FISHER B. & TRONTO J. (1990) : Toward a feminist theory of caring. In Abel E.K. & Nelson M.K. : *Circles of Care*, Suny Press, Albany, 1990, p. 36-54.
- FREIRE P. (1974) : *Pédagogie des opprimés*. François Maspero, Paris.
- FURTOS J. (2008) : *Cliniques des précarités*. Masson, Paris.
- GILLIGAN C. (1982) : *In a different voice*. Harvard University Press, Cambridge.
- LE GOFF J-F. (2006 a) : Les familles monoparentales sont-elles les oubliées des thérapies familiales? *Thérapie familiale*, 27(3) : 285-308.
- LE GOFF J-F. (2006 b) : Construction d'un Totem en thérapie familiale. *Thérapie Familiale*, 27(4) : 361-375.
- LE GOFF J-F (2009): Les impasses de l'autorité. Pour une critique systémique de la crise de l'autorité. *Thérapie familiale*, 30(3):401-419.
- LE GOFF J-F. (2010-sous presse) : La précarisation des familles dans le système-monde. In D'Amore S. (dir.): *Les nouvelles familles*. De Boeck, Bruxelles.
- MARTIN C., NEYRAND G. & ROSSI P. (2004): Le désarroi des professionnels face à la précarité monoparentale. *Dialogue* 163 (1): 17-24.
- NEGT O. (2009) : L'espace public oppositionnel. *Multitudes* 39 : 190-195.
- O'REILLY BYRNE & COLGAN McCARTY I. (1995): Abuse, risk and protection : a Fifth Province approach to an adolescent sexual offence. In Burck C. & Speed B.: *Gender, power and relationships*. (pp. 46-68), Routledge, London.
- PLATTEAU G. (1991) : Approche des familles défavorisées. *Résonance* 7, 38-42.
- RICHTER H. E. (1970) : *Psychanalyse de la famille*. Mercure de France, Paris.
- TRONTO J. (1993) : *Moral boundaries. A political argument for an ethic of care*. Routledge, New York. Trad. Fr. (2009) : *Un monde vulnérable*. La Découverte, Paris.
- TRONTO J. (2009) : Un monde vulnérable. Pour une politique du care. La Découverte, Paris.
- WALDEGRAVE C. & TAMASESE K. (1994) : Some Central Ideas in the "Just Therapy" Approach. *The Family Journal* 2(2):94-103.

- WALLERSTEIN I. (1999) : *L'histoire continue*. Ed. de l'Aube, La Tour-d'Aigues.
- WALLERSTEIN I. (2006) : *Comprendre le monde, Introduction à l'analyse des systèmes-monde*. La Découverte, Paris.
- WILLIAMS CARLOS WILLIAMS (1946) : *Paterson*, livre I. New direction books, New York.
- ZUK G. H. (1975) : *Process and practice in family therapy*. Psychiatry and behavioral science books, Haverford, Pa.